

## Épisode 4

### Traces

J'oublie souvent que ma ville est aussi une île.  
Faut revenir sur les berges pour me le rappeler.  
Laisser mon chien courir sur les roches glissantes.  
Descendre à Verdun, prendre un bain d'horizon.

*Cri d'écureuil. Le chien tire fort sur sa laisse.*

Wowowowo! Shh...

Un écureuil. C'est tout ce que ça prend pour transformer mon chien de salon en prédateur féroce.

Allez, viens! On va le laisser tranquille, l'écureuil. Viens!

*Cri d'écureuil*

Perché sur son fil électrique, on dirait que l'écureuil règne sur la ville.  
Qu'il a toujours fait partie du paysage.  
Et pourtant, c'est nous, les humains, qui l'avons invité.

*Musique.*

En ce moment, à cette seconde.  
Des milliers de vies se croisent.  
Sous nos pieds. Au-dessus de nos têtes.  
Dans nos parcs. Dans nos ruelles. Même dans nos craques de trottoirs.

Enracinés, ce sont quelques-unes de ces vies-là.  
Une invitation à suivre les traces de la nature en ville.  
Celle qu'on côtoie chaque jour  
Tellement qu'on ne la voit même plus.

Et si on prenait le temps de voir? D'écouter?  
Déplacer notre regard,  
pour voir de nouvelles histoires se dessiner dans le paysage.

*Musique.*

Au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, la révolution industrielle attire de plus en plus de gens en ville. Ils passent leurs journées à l'usine, et leurs soirées dans les rues de la ville. Des rues qui ne ressemblent pas à celles d'aujourd'hui : des rangées de briques et de béton, sans arbres, où même l'air devient opaque, noirci par la fumée des cheminées.

C'est à cette époque que des voix s'élèvent pour proposer de réintégrer la nature en ville. Fournir des espaces verts serait bon pour la santé et le bonheur des ouvriers. Beaucoup de projets de grands parcs urbains voient le jour, comme Central Park à New York, et le Parc du Mont-Royal à Montréal.

Ces nouveaux parcs, on les imagine très différents des jardins à la française où chaque brin d'herbe a sa place. On veut créer des espaces qui imitent la forêt. Dont le design est précisément conçu pour sembler «naturel».

Et pour faire plus «naturel», ça prend des animaux. Des vrais animaux de forêt, mais pas dangereux, que les humains trouvent attachants. Le candidat tout indiqué, c'est l'écureuil gris!

C'est comme ça qu'autour de 1870, on attrape des écureuils en masse dans les forêts d'Amérique du Nord... pour les relâcher dans les parcs des villes!

Mais l'introduction des écureuils, ça ne sert pas juste à rendre les parcs plus «réalistes».

On les voit aussi comme un outil d'éducation morale. Les écureuils passent l'été à cacher des noix pour se préparer à l'hiver. Ils sont vus comme l'exemple du bon citoyen, travaillant et prévoyant.

On se dit que les côtoyer inculquent les "bonnes valeurs" aux ouvriers.

Et, surtout, à leurs enfants.

Parce que la présence d'animaux sauvages en ville vise aussi, spécifiquement, à améliorer le comportement des jeunes garçons. On les encourage à s'habituer à nourrir les écureuils plutôt qu'à les attaquer, en espérant que ça en fasse de meilleurs adultes plus tard!

Au final, c'est une expérience de reconnexion à la nature qui peut nous sembler un peu maladroite, mais qui part de principes auxquels on croit encore aujourd'hui.

Et les grands gagnants de cette expérience, c'est bien sûr les écureuils! Depuis 150 ans, ils ont tellement bien réussi leur intégration que dans plusieurs villes, on trouve maintenant qu'il y en a trop. Souvent, ce qui nous énerve le plus, c'est leur habitude de venir nous voir pour quémander de la nourriture. De citoyens modèles et

travailleurs rigoureux, ils ont maintenant l'air de paresseux qui vivent "sur notre bras".

Mais la prolifération des écureuils a aussi du bon : elle nous rappelle que notre ville est de plus en plus garnie d'espaces verts. Et ça, ça fait du bien à la santé des humains, au moins autant qu'à celle des rongeurs!

*Son de bord de l'eau. Cri de goéland.*

Un goéland !

D'un coup, le sentier s'ouvre. Le fleuve qui se déplie devant moi. Infini.

Ciel immense.

On voit loin.

Le goéland vole au-dessus de l'eau.

Je le regarde.

J'imagine le chemin du fleuve jusqu'au bout.

Je le suis jusqu'à la mer.

*Elle respire.*

Ici, même l'air sent les vacances.

*Cri de goéland.*

En même temps, c'est bizarre.

De voir les goélands tous les jours en ville.

Je veux dire, ce sont des oiseaux de mer, et on est à des centaines de kilomètres de l'eau salée.

Comment ils se sont retrouvés là?

*Musique.*

Les goélands sont loin d'être nos seuls voisins.

Dans les grandes villes de la planète, il y a de plus en plus d'animaux sauvages<sup>1</sup>.

On y trouve des espèces qui ont appris depuis longtemps à tolérer la présence humaine, comme les rats ou les pigeons. Mais aussi une faune spécifique qui reflète

---

<sup>1</sup><https://www.pewtrusts.org/en/research-and-analysis/blogs/stateline/2020/03/09/deer-bear-and-everywhere-animals-move-into-the-city>

l'écosystème dans lequel chaque ville est ancrée. Des singes à Delhi, des sangliers à Berlin, des opossums à Sydney, des chauve-souris à Houston...<sup>2,3</sup>  
Finalement, la nature d'une ville est peut-être aussi unique que sa culture!

Les animaux urbains ont tous un point en commun: s'ils sont là, c'est parce que la vie en ville répond à leurs besoins.

D'abord, parce que l'emplacement des villes, souvent près de l'eau, sur des terres fertiles, était déjà un lieu riche en biodiversité avant que les humains s'installent. Mais les villes offrent aussi aux animaux plusieurs habitats propices.

Nos gratte-ciels et nos clochers d'église sont autant de falaises où aiment se percher oiseaux marins, rapaces, pigeons. Certains oiseaux de proie profitent de ces perchoirs panoramiques pour préparer leur chasse. Il y a même une famille de faucons pèlerins qui vit au sommet de la tour de l'Université de Montréal!

Les rongeurs, eux, profitent des millions de petites ouvertures qui se forment dans nos bâtiments, nos rues, nos égouts. Et ils n'ont pas besoin de grand chose. Pour un écureuil, un trou gros comme un 25 sous suffit pour passer tout son corps! Une souris, elle, a juste besoin de l'équivalent d'un dix sous!

Chaque trou, chaque craque, chaque interstice : des milliers de boulevards à petite échelle... une ville dans la ville!

*Bruit de feuilles mortes.*

Ça! C'en est peut-être un. Des feuilles froissées, une brindille cassée. Je me penche pour regarder à travers le trou dans les branches. Un passage dégagé entre deux buissons, qui continue vers le haut de la butte.

Un chemin d'animal?

Hm..

Une trace, juste là, dans la boue.

Cinq longs doigts minces. Comme une main d'enfant.

Une patte de raton laveur.

En face, une poubelle.

Évidemment.

L'endroit idéal. À côté de l'eau.

---

<sup>2</sup> <https://www.dw.com/en/dealing-with-delhis-monkey-menace/av-61537095>

<sup>3</sup> <https://www.getaway.co.za/wildlife/animals-living-in-cities/>

Pour que le raton laveur puisse faire honneur à son nom. Plonger dans le fleuve ses trouvailles pêchées dans la poubelle.

Mais pas exactement pour les laver.

En fait, le raton a surtout un sens du toucher super développé. Au moins dix fois plus que le nôtre. Mais en plus, ses mains deviennent encore plus sensibles dans l'eau! Dans le fond, pour lui, «*laver*» son souper, c'est la meilleure manière d'être sûr de ce qu'il est à la veille de se mettre dans la bouche!<sup>4</sup>

On ne sait pas exactement d'où cette habitude lui vient. Peut-être parce que dans son habitat d'origine, il attrape souvent des petits animaux, comme des écrevisses, directement dans l'eau.

Mais mettons qu'aujourd'hui, ça lui sert surtout à palper des trésors trouvés dans nos vidanges... qui ont, peut-être, eux, vraiment besoin d'être «lavés»!

*Musique.*

En ville, il y a beaucoup, beaucoup de nourriture. Parce que les humains savent produire beaucoup, beaucoup de déchets.

Mais il faut savoir être flexible. Comme les ratons laveurs, qui mangent à peu près tout.

Ou les rats, qui cohabitent avec nous depuis des milliers d'années. Et qu'on cherche à exterminer, depuis à peu près aussi longtemps.

Pourtant, on ne les voit presque jamais.

Mais ça ne les empêche pas de jouer un rôle crucial dans l'écosystème.

Principalement en consommant nos déchets.

Chaque année, un seul rat urbain peut en manger 9 kilos !<sup>5</sup>

Ils aident aussi nos égouts à mieux fonctionner en mangeant des ordures qui s'accumulent dans les tuyaux et pourraient les boucher.<sup>6</sup>

Comme nos restes sont facilement accessibles, et qu'on a parfois pris l'habitude de nourrir les animaux, plusieurs espèces urbaines délaissent leur alimentation normale.

Mais ce n'est pas idéal. Manger nos déchets, ça rend certains animaux obèses et ça nuit à leur santé.

---

4

<https://www.geo.fr/environnement/le-raton-laveur-lave-t-il-sa-nourriture-204949#:~:text=En%20r%C3%A9alit%C3%A9%2C%20le%20raton%20laveur.ses%20pattes%2C%20en%20la%20touchant.>

5

<https://www.lefigaro.fr/sciences/2016/12/08/01008-20161208ARTFIG00180-mal-aimés-les-rats-savent-aussi-se-rendre-utiles.php>

6

<https://www.lequotidien.com/2017/09/16/le-rat-allié-et-ennemi-du-système-degout-1c52b8347b1296004816a12d295318c2>

Et ça peut encourager des espèces potentiellement dangereuses à s'approcher de plus en plus des maisons, parce qu'ils associent présence humaine et buffet à volonté.

D'autres animaux trouvent leur festin ailleurs que dans nos poubelles : dans nos parcs et nos cours de plus en plus vertes. Comme la mouffette, qui raffole des prairies et des pelouses dégagées que l'humain crée quand il s'installe. La mouffette consomme principalement des insectes et des larves. Dans une grande partie du territoire qu'elle occupe, c'est la plus grande consommatrice d'insectes nuisibles. Dans l'État de New York, elle est même protégée pour l'aide cruciale qu'elle fournit aux agriculteurs dans leur combat contre les ravageurs! <sup>7</sup>

*Bruit de chute.*

Ayoye!

Évidemment.

Une seconde d'inattention.

Et je me retrouve le pied dans un trou.

*Soupir de frustration.*

C'est profond.

Sûrement un terrier de marmotte.

Une autre dont je vois les traces partout en ville.

Mais bon. Même si elles viennent parfois dévaliser mon potager, je sais que les marmottes aussi sont utiles. En fait, la plupart du temps elles se contentent de brouter de l'herbe...et des plantes qu'on considère comme des mauvaises herbes. Apparemment, elles aiment particulièrement les pissenlits!

*Elle sort son pied du trou.*

Mais leur principale activité - comme mon soulier plein de terre peut en témoigner - ça reste de creuser.

Et ça, c'est bon pour mon potager!

---

<sup>7</sup> <https://www.hww.ca/fr/faune/mammiferes/la-mouffette-rayee.html>

En creusant leurs tunnels, les marmottes aèrent la terre. Ça aide à mieux drainer l'eau et ça rend le sol plus fertile.<sup>8</sup>

«Wowowow! On attend!»

*Bruit de chien qui tire.*

Mon chien tire fort sur sa laisse. Lui, il a continué son chemin comme si de rien n'était.

Les trous de marmottes, pas de problème pour les éviter.

Mettons qu'il s'adapte pas mal plus vite que moi à un nouvel environnement!

*Musique.*

Quand on change de maison, il faut toujours s'adapter. Prendre de nouvelles habitudes.

Pareil pour les animaux.

Beaucoup d'espèces urbaines se comportent différemment de leurs compatriotes en forêt. Certains oiseaux, comme le bruant chanteur, chantent plus aigu pour que leur voix soit bien entendue, même par-dessus la pollution sonore.<sup>9</sup>

Les animaux urbains deviennent aussi moins territoriaux, parce qu'ils sont forcés de partager un plus petit territoire à plusieurs.

Densité sociale oblige, le raton laveur des villes niche et se promène en bande, alors que le raton des forêts est plutôt solitaire.

Certains s'adaptent en décalant leurs heures d'activité. Pour éviter les moments où les humains se promènent,<sup>10</sup> ils sont plus actifs à l'aube et en soirée que leurs cousins des campagnes.

Certains animaux urbains seraient même plus intelligents et meilleurs pour résoudre des problèmes ! Comme nos poubelles peuvent en témoigner, les rats laveurs urbains savent ouvrir des mécanismes complexes pas mal plus vite que leurs compatriotes des forêts!

Et pour certaines espèces, l'écart est devenu tellement grand qu'il est possible que des sous-espèces 'urbaines' soient en train d'émerger. À Londres, les renards qui se

---

<sup>8</sup><https://www.30millionsdamis.fr/actualites/article/21930-la-marmotte-une-sentinelle-fragile-et-menacee/>

<sup>9</sup>[https://www.researchgate.net/publication/232682645\\_Song\\_Sparrow\\_Melospiza\\_melodia\\_song\\_varies\\_with\\_urban\\_noise](https://www.researchgate.net/publication/232682645_Song_Sparrow_Melospiza_melodia_song_varies_with_urban_noise)

<sup>10</sup> <https://www.nature.com/articles/d41586-018-05430-4>

promènent partout dans les rues présentent certains traits physiques et psychologiques plus près des animaux domestiqués que des renards sauvages.<sup>11</sup>

Ce serait pas la première fois que ça arrive!

La domestication du chien, proche cousin du renard, a peut-être suivi une trajectoire similaire. Certains experts pensent que des loups se sont rapprochés de plus en plus des campements humains pour voler nos restes de nourriture. Éventuellement, ils ont fini par s'habituer à notre présence, et accepter de nous obéir et de nous suivre partout... en échange d'une gamelle toujours bien remplie!

*Son de bord de l'eau. Chien marche dans l'eau.*

«Assis!»

«Assis!»

«Bon chien. Reste.»

Je laisse mon œil se perdre dans le bleu du ciel.

Regarde les nuages passer, lentement.

Mon chien, assis, le museau vers le large, lui aussi. Calme.

Est-ce que les loups font ça, des fois? Être assis, calme, à observer?

Ou est-ce c'est le genre d'attitude que juste un animal domestiqué peut avoir? Parce qu'il n'a pas à se soucier de manquer de nourriture, ni peur de se faire attaquer par un prédateur?

Entre les herbes, une grosse grenouille. Peau verte. Luisante.

Parfaitement à sa place dans l'eau vaseuse.

Derrière, quelque chose d'autre brille.

Coincé sous les branches, à moitié dans l'eau.

Vert. Luisant.

Hm.

Une canette.

*Soupir.*

On va au moins se rendre utile.

*Elle ramasse les déchets.*

---

<sup>11</sup><https://www.smithsonianmag.com/smart-news/london-foxes-show-early-signs-domestication-180975042/#:~:text=The%20foxes%20are%20nowhere%20near,down%20a%20domesticated%20evolutionary%20path.>



Je regarde autour.

Un sac de plastique.  
Une attache à pain.  
Une bouteille d'eau.

*Plop!*

La grenouille disparaît sous l'eau.  
Deux trois bulles.  
Plus rien.

Les traces des humains sur le paysage, elles, sont encore là.  
Et elles s'effacent pas mal moins vite.

*Musique.*

Beaucoup d'animaux arrivent à s'adapter à la vie en ville. Mais c'est pas la seule raison qui explique leur présence.

Souvent, s'ils débarquent, c'est que leur habitat d'origine a été détruit par l'expansion humaine.

Si les goélands sont là, c'est parce que leurs sites de nidification, au bord de la mer, sont détruits par les activités de pêche industrielle qui se multiplient.

Mais beaucoup d'espèces sauvages n'ont pas ce luxe de pouvoir déménager en ville. Certains ne peuvent pas vivre à proximité de nous, ni dans le genre d'habitat que la ville crée.

Des habitats souvent petits, qui ne conviennent pas à des animaux qui ont besoin de large territoires. Mettons qu'un troupeau de caribou lâché lousse dans le parc Lafontaine, ça ferait vite le tour!

En plus, les habitats que les humains laissent à la faune, en ville comme ailleurs, sont souvent morcelés. Comme les grands parcs urbains enclavés entre des autoroutes. Si une catastrophe fait que l'espèce doit changer de territoire, elle n'a nulle part où aller.

C'est pour ça que de plus en plus de projets visent à créer des corridors de biodiversité : des zones sécuritaires pour les animaux qui doivent se déplacer. Ces corridors encouragent aussi le mélange des populations, essentiel pour la survie d'une espèce à long terme. Si un seul groupe d'animaux devient séparé du reste de

son espèce, comme c'est le cas du caribou en Gaspésie<sup>12</sup>, la reproduction se fait juste à l'intérieur du groupe. Et comme peuvent en témoigner les derniers rois d'Europe, presque tous malades ou infirmes à force de marier leurs cousins depuis des siècles, la consanguinité, c'est jamais une bonne nouvelle pour la santé d'une population!

Le problème c'est que vivre loin des humains, ce n'est souvent plus possible. Pas quand on occupe plus de 70% du territoire terrestre. Et qu'on en gruge un peu plus chaque année.

On rase des forêts pour faire de la place à nos animaux d'élevage. On étend nos banlieues sur les terres agricoles et les milieux humides, pourtant nos réservoirs les plus riches de biodiversité.<sup>13</sup>

Et à mesure qu'on s'étend, les animaux sauvages sont repoussés dans des zones de plus en plus petites. Les contacts entre humains et faune sauvage se font plus fréquents, ce qui augmente les chances d'accidents et de zoonoses ; le transfert d'une maladie d'un animal vers l'humain, comme la grippe aviaire, la rage ou les coronavirus.<sup>14</sup>

Aujourd'hui, les mammifères sauvages, du lapin à l'éléphant au kangourou, représentent seulement 4% des mammifères de la planète. Le reste, le 96%, ce sont nos animaux d'élevage et domestiques.

Et dans le 4% d'espèces sauvages restantes, 1 sur 4 est menacée d'extinction.<sup>15,16</sup>

*Cri de rapace qui traverse le ciel.*

Une ombre géante passe sur l'herbe.  
Un cri de film western.

Là!  
Un gros oiseau. Qui se pose sur une branche, juste en face de moi.  
Bec crochu, acéré.

<sup>12</sup> [https://naturequebec.org/projets/caribou\\_gaspesie/](https://naturequebec.org/projets/caribou_gaspesie/)

<sup>13</sup>

<https://www.canada.ca/fr/environnement-changement-climatique/services/indicateurs-environnementaux/etendue-milieux-humides.html#:~:text=Les%20milieux%20humides%20sont%20des%20divers%20b%C3%A9n%C3%A9fices%20C3%A0%20la%20population.>

<sup>14</sup>

<https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/zoonoses#:~:text=L'urbanisation%20et%20la%20destruction%20des%20animaux%20sauvages.>

<sup>15</sup>

<https://biologicaldiversity.org/w/news/press-releases/species-redlist-1-in-4-species-threatened-with-extinction-2019-12-10/#:~:text=PORTLAND%2C%20Ore.,to%20a%20report%20released%20today.>

<sup>16</sup>

<https://www.scientificamerican.com/article/one-quarter-of-worlds-mammals-face-extinction/#:~:text=The%20results%20published%20in%20Science.all%20mammal%20species%20are%20declining.>

Un œil rouge, parfaitement rond.  
Qui me fixe.  
Sans cligner.  
Sans même tourner la tête.

Autour, le temps est suspendu.  
Les autres oiseaux ont disparu.  
Tout le monde s'est caché.  
Tout le monde attend. En silence.

Tout le monde, sauf nous.  
Les humains autour continuent à rire, à marcher, à pique niquer.  
Pendant ce temps-là, la nature retient son souffle en attendant que l'épervier de Cooper reparte.

Si l'humain est différent du reste des animaux, ça se voit surtout dans des moments comme ça.  
On a cette immense capacité à être aveugles à l'impact d'un petit changement sur le reste de la vie.

Avant l'arrivée de l'épervier, quelques merles ont sifflé.  
Un cri d'alarme.

Et tout le monde s'est mis à l'abri.

Ces cris-là, les humains, on en déclenche constamment. Chaque fois qu'on rentre dans un endroit où les animaux ne nous attendent pas.

Mais les répercussions de nos actions ne sont pas toujours aussi visibles.  
Une chance qu'il y a parfois des humains qui arrivent à voir ce qui échappe aux autres.  
Et qui me permettent, aujourd'hui, en pleine ville, d'être face à face avec un oiseau de proie.  
Une rencontre presque impossible, il y a seulement quelques générations.<sup>17</sup>

### *Musique.*

Les oiseaux de proie occupent une place paradoxale dans notre imaginaire. Le pygargue à tête blanche, le fameux «bald eagle» américain, est un des symboles les plus forts des États-Unis. Mais en même temps, le pygargue a longtemps été vu comme une nuisance, un compétiteur pour les pêcheurs.

---

<sup>17</sup> <https://www.journaldemontreal.com/2019/06/24/plusieurs-populations-doiseaux-en-chute-libre>

On l'a donc abondamment chassé, piégé, empoisonné<sup>18</sup>.  
On vénérât le symbole, pendant qu'on exterminait l'animal.

Au XX<sup>e</sup> siècle, une autre menace est venue s'ajouter. Une menace invisible, qui a mené plusieurs espèces d'oiseaux au bord de l'extinction en quelques décennies. Jusqu'à ce que la biologiste américaine Rachel Carson publie *Printemps silencieux* en 1966.

Son livre documente la chute drastique des populations d'oiseaux de proie aux États-Unis, et associe le déclin à l'utilisation abusive de l'insecticide DDT.

L'insecticide ne vise pas directement les oiseaux. Mais quand il est pulvérisé sur les plantes, il est consommé par des petits animaux. Qui sont ensuite mangés par un animal plus gros qu'eux, et ainsi de suite. À chaque étape, le poison devient plus concentré.

Les oiseaux de proie, au sommet de la pyramide alimentaire, se retrouvent avec des quantités énormes de DDT dans leur corps. Ils pondent des œufs aux coquilles trop minces, et leurs bébés ne survivent pas.

Le livre de Rachel Carson fait scandale. En faisant un lien de cause à effet précis, il permet de catalyser un mouvement qui mène à l'interdiction du DDT en 1972.

Dans les décennies qui suivent, la plupart des populations d'oiseaux de proie commencent à se rétablir.

Aujourd'hui, des centaines de milliers de pygargues survolent les lacs des États-Unis et le sud du Québec. Et en ville vivent des faucons, des buses, des éperviers, des chouettes, des hiboux.<sup>19</sup>

Quand on s'y met, notre grand pouvoir sur la nature peut aussi servir à réparer nos dégâts.

Les oiseaux de proie m'aident à ne pas l'oublier.

*Son de marche dans un sentier. Cri d'écureuil.*

*Un autre écureuil.*

*Mon chien l'ignore.*

*"Bon chien!"*

*Pas dans la boue.*

---

<sup>18</sup><https://www.theatlantic.com/magazine/archive/2022/03/bald-eagle-america-history-jack-e-davis/621311/>

<sup>19</sup> <https://www.lemontroyal.qc.ca/la-nature-du-mont-royal>

*Le sentier est plus boueux ici!  
Plus de traces de pattes.  
À quatre doigts, quatre coussinets, quatre griffes.  
La trace la plus fréquente ici, et de loin.*

*Un autre chien.  
Un très gros chien, quand même.  
Ou... autre chose?*

*Musique.*

Dans les environnements contrôlés par l'humain, les premiers animaux à disparaître, c'est souvent les grands prédateurs. Les lions, les loups, les coyotes. On leur fait la guerre, par peur qu'ils mangent notre bétail ou attaquent nos familles.

Sauf qu'un monde sans grands carnivores, ce n'est pas toujours le rêve qu'on s'imagine.

On sait maintenant qu'il existe des espèces dont la présence modifie drastiquement un habitat. On les appelle parfois les espèces clés de voûte, parce qu'elles ont un effet disproportionné par rapport à leur population.

Et parce que si elles disparaissent, l'écosystème entier peut être grandement altéré, voire s'effondrer.

Au parc de Yellowstone, dans le nord-ouest des États-Unis, on avait fait ce qu'on avait fait partout : chasser ou éliminer les loups de la région pour protéger le bétail des ranchs autour du parc. En 1926, il ne restait plus aucun loup.

Dans les années qui ont suivi, la population de wapitis du parc s'est mise à augmenter de plus en plus vite. Les wapitis, qui ne vivaient plus avec la peur constante des loups, restaient plus longtemps au même endroit, à brouter les jeunes arbres. Avec pour conséquence que presque aucun arbre ne parvenait à maturité.

Sans jeunes arbres, personne pour prendre la place des arbres plus vieux qui meurent, et pas d'avenir pour la forêt et les animaux qui en dépendent.

Des groupes ont commencé à demander le retour des loups pour rééquilibrer l'écosystème.

Dans les années 90, quelques meutes de loups ont été réintroduites à Yellowstone.<sup>20</sup> Comme on s'en doute, avec le retour des loups, la population de wapitis a diminué. Mais ils n'ont pas disparu! Loin de là!

En fait, dès que la population de wapitis chute trop, les loups meurent en plus grande quantité, faute de nourriture. L'année suivante il reste donc moins de loups,

---

<sup>20</sup> <https://www.nps.gov/yell/learn/nature/wolf-restoration.htm>

donc plus de wapitis survivent, et le cycle reprend. C'est comme ça que la pression exercée par les prédateurs aide à conserver un équilibre à long terme.

Les wapitis ont aussi recommencé à changer fréquemment de lieu de broutage pour éviter les meutes de loups, ce qui a permis aux jeunes saules et peupliers de grandir, et aux berges de se reboiser.

Mais ce qu'on avait pas prévu, ce sont les effets indirects de la réintroduction des loups.

Le retour des saules et des peupliers sur les berges a permis de ralentir le courant des ruisseaux. Et c'est là qu'on a vu le retour du castor dans le parc. Les saules et les peupliers sont ses arbres préférés, autant comme nourriture que pour construire ses barrages!<sup>21</sup>

Alors qu'on trouvait environ 25 castors à Yellowstone dans les années 20, il y en a maintenant une centaine.

Et ça va plus loin!

Parce que le castor, lui aussi, est une espèce clé de voûte.

En construisant des barrages, il crée de nouveaux habitats. Dans ces zones inondées, une toute autre vie animale et végétale se développe. Ça devient un paradis pour les plantes de tourbières, les amphibiens, plusieurs insectes. Les barrages servent aussi de réservoirs naturels qui aident à stabiliser le niveau d'eau. Ils protègent contre l'excédent de pluie et les inondations, et fournissent une réserve en cas de sécheresse.

La nature, c'est pas une série d'habitats fixes et immuables. Les animaux ne vivent pas «dans» l'environnement, comme un personnage dans son décor. Chacun contribue, à son échelle, à le construire et le maintenir.

Même les loups!

*Musique.*

Et même les coyotes de Montréal.

En chassant des rats et des souris, les coyotes limitent la propagation de la maladie de Lyme, en faisant disparaître les rongeurs qui sont souvent porteurs de tiques!<sup>22</sup>

Les coyotes et les loups ne cherchent pas à s'approcher de l'humain. Mais ça ne nous empêche pas d'avoir peur, nous aussi.

Deux yeux qui brillent au fond de la nuit.

---

<sup>21</sup> <https://beta.nsf.gov/news/yellowstone-ecosystem-needs-wolves-and-willows-elk-andbeavers>

<sup>22</sup> <https://fne.asso.fr/actualite/renard-4-idees-recues-sur-un-animal-utile>

Une peur ancestrale, de conte pour enfants.  
Mais bien réelle.

Un virus microscopique peut décimer des millions de personnes.  
Pendant que les loups tuent 10 personnes. Chaque année. Sur toute la planète.  
Malgré ça, la peur reste.

On a bâti des villes pour se protéger de la nature sauvage.  
La nature n'a jamais été aussi sécuritaire pour l'humain.  
Et pourtant, on a encore peur.  
Peut-être plus qu'avant. On a toujours plus peur de ce qu'on ne connaît pas.

On veut tous vivre dans un monde sans danger.  
Mais est-ce que c'est vraiment possible?  
Et à quel prix?

*Son de parc.*

Shit.  
Mon chien s'est détaché.  
Il est déjà loin. Au pied d'un arbre. Il jappe après un écureuil.

«Viens!»  
Il me regarde.  
S'en va encore plus loin.

«Allez, viens, on y va!»  
Il avance. Un peu. Reste loin.  
Y'a l'air parfaitement à l'aise dans sa nouvelle liberté.

Si j'avance, il recule. Je le sais.

*Elle court.*

Je cours en m'éloignant de lui.  
Il embarque dans le jeu. Il court jusqu'à moi. Tout content.  
«Bon chien!»

*Soupir.*  
Fiou.

La liberté que mon chien veut, c'est pas toujours celle que je suis prête à lui donner.

Combien de liberté on est prêt à redonner à d'autres espèces?

Est-ce qu'on est capables de vivre avec l'inconfort que ça génère?

*Ambiance de parc.*

Dans le parc, une femme qui mange son lunch assise sur un banc. Un pigeon s'approche, intéressé par son sandwich.

Elle fait un geste de la main pour le faire partir. Il s'envole vers une statue. Y'a des pics anti pigeons tout autour. Il va se poser plus loin, sur le gazon, avec les autres.

Même si ça paraît pas toujours, y'a pas beaucoup d'oiseaux qui sont plus intelligents que les pigeons. Ils sont capables de reconnaître des visages humains individuels, et de se souvenir de nous. Ils peuvent agir différemment avec nous si on a été gentil ou méchant avec eux dans le passé!<sup>23</sup>

On vit avec eux depuis des millénaires. Depuis qu'on a appris à les utiliser comme messagers, parce qu'ils ont cette faculté légendaire de toujours pouvoir retrouver leur maison<sup>24</sup>.

Mais malgré tout, le pigeon a mauvaise réputation. Souvent, on le trouve «sale».

D'un autre côté, la colombe, sa cousine, est un symbole de paix, de grâce, de pureté. Elle, elle est tellement «propre» qu'on en a fait une marque de savon : Dove! Mais souvent, ce qu'on appelle une colombe. Par exemple, celle qu'on relâche pendant les mariages, c'est pas une colombe. C'est juste un pigeon blanc.<sup>25</sup>

Est-ce que le pigeon nous dérange parce qu'il est vraiment plus «sale»? Ou parce qu'il n'aime pas se percher dans les arbres comme les autres oiseaux? Parce qu'il marche sur le trottoir, comme nous. Avec nous. Plus facile d'aimer ce qui n'est jamais dans notre chemin.

Les pigeons, les rats, les coquerelles.

Les animaux qui cohabitent avec l'humain depuis le plus longtemps sont souvent vus comme de la vermine.

Ces animaux qui s'épanouissent en ville, ils sont résilients, flexibles, opportunistes, adaptables. Ils ont une alimentation variée. Ils sont hyper intelligents, et hyper sociables.

Ils ressemblent beaucoup à un autre animal.

À deux pattes. Très bon, lui aussi, pour se répandre aux quatre coins de la planète.

---

<sup>23</sup><https://www.sciencedaily.com/releases/2011/07/110703132527.htm#:~:text=Summary%3A,probably%20by%20using%20facial%20characteristics.>

<sup>24</sup>[https://en.wikipedia.org/wiki/Homing\\_pigeon#:~:text=The%20sport%20of%20flying%20messenger,also%20later%20by%20Genghis%20Khan.](https://en.wikipedia.org/wiki/Homing_pigeon#:~:text=The%20sport%20of%20flying%20messenger,also%20later%20by%20Genghis%20Khan.)

<sup>25</sup> <https://fr.wikipedia.org/wiki/Colombe>



*Son de chien qui tire sur la laisse.*

Wow, qu'est-ce qu'il y a?  
Qu'est-ce qui se passe?  
Par là?  
Ok...

*Elle suit le chien. Sort du sentier. Son de feuilles mortes sous les pieds.*

Oh.  
Un écureuil.  
Sur le dos.  
Du sang sur le flanc, la gorge.

Il frémit.  
Respire vite, fort.

Je sais pas quoi faire.  
Je sais qu'il y a rien à faire mais je sais pas quoi faire.

Je sais pas comment abrégé ses souffrances.  
Ou j'ose pas.  
En même temps, on dirait que tourner le dos, ce serait encore pire.

*Temps.*

Il bouge plus.  
C'est fini.

«Viens! On s'en va à la maison!»

*Son de bord de l'eau.*

Je sais pas s'il existe une différence fondamentale entre les humains et les autres animaux.

Peut-être notre capacité à se raconter des histoires.  
Des récits qui nous permettent de donner un sens au monde.  
De s'orienter par rapport à ce qui nous dépasse.

On s'est dotés d'un modèle rationnel pour essayer de protéger la nature.

Des données, des preuves. C'est ce qui a permis de sauver les oiseaux de proie, de comprendre les complexités de l'écosystème de Yellowstone, de justifier de protéger un habitat complet plutôt que juste des espèces précises.

Mais ce récit-là, il est incomplet.  
Face à l'écureuil, à terre, il ne suffit pas.

L'extinction, ce ne sont pas des chiffres dans un tableau.  
Ce sont des milliers, des millions de morts.  
Et, aussi, le symptôme d'un problème plus large.  
Notre séparation d'avec la nature.

Pour réparer cette fissure-là, ça va prendre de nouveaux récits.  
Ou peut-être des récits très anciens.

Il y a des anthropologues qui estiment que le moment où l'humain a cessé d'être un singe comme les autres, c'est quand il a commencé à enterrer ses morts.<sup>26,27,28</sup>

Le deuil.  
Le récit ultime, pour essayer de donner un sens au moment ultime d'une vie.  
Mais un deuil, ce n'est pas juste de la tristesse.  
C'est aussi le moment de célébrer la vie.  
La trace que celui ou celle qui est parti laisse en nous.

Et c'est l'occasion de remarquer ceux qui sont encore là.  
De choisir d'en prendre mieux soin.

*Temps. Ambiance bord de l'eau.*

Hm.  
Un nouveau sentier.  
Un raccourci, qui remonte de la berge jusqu'à la rue, entre les arbres.  
Je ne l'avais jamais remarqué avant.

Ces sentiers-là, les urbanistes les appellent des "chemins de désir".

En dehors des chemins déjà tracés, des rues bien pavées, des histoires établies, il y a aussi ça.  
Une autre volonté.

---

<sup>26</sup> <https://blogs.ucl.ac.uk/researchers-in-museums/2018/01/16/is-burial-a-modern-human-behaviour/>

<sup>27</sup> <https://www.sapiens.org/culture/hominin-burial/>

<sup>28</sup> <https://www.scimex.org/newsfeed/the-earliest-known-deliberate-burial-by-modern-humans-in-africa>

Le désir de débroussailler la voie.  
De tracer un nouveau chemin. Qui nous ressemble.

Il paraît que ça prend seulement quinze personnes qui passent au même endroit  
pour qu'un chemin de désir commence à se dessiner.  
C'est pas beaucoup.  
Mais dès que le chemin existe, tout à coup, tout le monde se met à l'utiliser.

Peut-être que réapprendre à habiter le monde, ça commence plus facilement qu'on  
pense?  
Par tracer quelques pas, ensemble, dans la même direction.

*Fin.*